

JEAN GIONO

**LE HUSSARD
SUR LE TOIT**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans – Récits – Nouvelles – Chroniques

LE GRAND TROUPEAU.

SOLITUDE DE LA PITIÉ.

LE CHANT DU MONDE.

BATAILLES DANS LA MONTAGNE.

L'EAU VIVE.

UN ROI SANS DIVERTISSEMENT.

LES ÂMES FORTES.

LES GRANDS CHEMINS.

LE HUSSARD SUR LE TOIT.

LE MOULIN DE POLOGNE.

LE BONHEUR FOU.

ANGELO.

NOÉ.

DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE.

ENNEMONDE ET AUTRES CARACTÈRES.

L'IRIS DE SUSE.

POUR SALUER MELVILLE.

LES RÉCITS DE LA DEMI-BRIGADE.

LE DÉSERTEUR ET AUTRES RÉCITS.

LES TERRASSES DE L'ÎLE D'ELBE.

FAUST AU VILLAGE.

ANGÉLIQUE.

CŒURS, PASSIONS, CARACTÈRES.

LES TROIS ARBRES DE PALZEM.

MANOSQUE-DES-PLATEAUX *suivi de* POÈME DE L'OLIVE.

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LE HUSSARD SUR LE TOIT

JEAN GIONO

LE HUSSARD
SUR
LE TOIT

roman

nrf

GALLIMARD

A LA MÉMOIRE
DE MON AMI
CHARLES BISTÉSI
ET A
SUZANNE

*Sies Catalina de Acosta che
anda buscando la dua statua.*

CALDERON.

CHAPITRE PREMIER

L'aube surprit Angélo béat et muet mais réveillé. La hauteur de la colline l'avait préservé du peu de rosée qui tombe dans ces pays en été. Il bouchonna son cheval avec une poignée de bruyère et roula son porte-manteau.

Les oiseaux s'éveillaient dans le vallon où il descendit. Il ne faisait pas frais même dans les profondeurs encore couvertes des ténèbres de la nuit. Le ciel était entièrement éclairé d'élancements de lumière grise. Enfin, le soleil rouge, tout écrasé dans de longues herbes de nuages sombres émergea des forêts.

Malgré la chaleur déjà étouffante, Angélo avait très soif de quelque chose de chaud. Comme il débouchait dans la vallée intermédiaire qui séparait les collines où il avait passé la nuit d'un massif plus haut et plus sauvage, étendu à deux ou trois lieues devant lui et sur lequel les premiers rayons du soleil faisaient luire le bronze de hautes chênaies, il vit une petite métairie au bord de la route et, dans le pré, une femme en jupon rouge qui ramassait le linge qu'elle avait étendu au serein.

Il s'approcha. Elle avait les épaules et les bras nus hors d'un cache-corset de toile dans lequel elle étalait également de fort gros seins très hâlés : « Pardon, madame, dit-il, ne pourriez-vous pas me donner un peu de café, en payant ? » Elle ne répondit pas tout de suite et il comprit qu'il avait fait une phrase trop polie. « *Le en payant* aussi est maladroit », se dit-il. « Je peux vous donner du café, dit-elle, venez. » Elle était grande mais si compacte qu'elle tourna sur elle-même lentement comme un bateau. « La porte est là-bas », dit-elle en montrant le bout de la haie.

Il n'y avait dans la cuisine qu'un vieillard et beaucoup de mouches. Cependant, sur le poêle bas, enragé de feu, à côté d'une chaudronnée de son pour les cochons, la cafetière soufflait une si bonne odeur qu'Angélo trouva cette pièce

toute noire de suie tout à fait charmante. Le son pour les cochons lui-même parlait un langage magnifique à son estomac peu satisfait de son souper de pain sec.

Il but un bol de café. La femme qui s'était plantée devant lui et dont il voyait fort bien les épaules charnues pleines de fossettes et même l'énorme fleur violette des seins lui demanda s'il était un monsieur de bureau. « Gare, se dit Angélo, elle regrette son café. — Oh! non, dit-il (il évita soigneusement de dire madame), je suis un commerçant de Marseille; je vais dans la Drôme où j'ai des clients et j'en profite pour prendre l'air. » Le visage de la femme devint plus aimable, surtout quand il eut demandé la route de Banon. « Vous mangerez bien un œuf », dit-elle. Elle avait déjà poussé de côté la chaudronnée de son et mis la poêle au feu.

Il mangea un œuf et un morceau de lard avec quatre tranches d'un gros pain très blanc qui lui parurent légères comme des plumes. La femme s'agitait maintenant très maternellement autour de lui. Il fut surpris de très bien supporter son odeur de sueur et même la vue des grosses touffes de poils roux de ses aisselles qu'elle découvrit en levant les bras pour assurer son chignon. Elle refusa d'être payée et même se mit à rire parce qu'il insistait, et elle repoussa le porte-monnaie sans façon. Angélo souffrit d'être très gauche et très ridicule : il aurait bien voulu pouvoir payer et avoir le droit de se retirer avec cet air sec et détaché qui était la défense habituelle de sa timidité. Il fit rapidement quelques amabilités, et mit le porte-monnaie dans sa poche.

La femme lui montra sa route qui, de l'autre côté de la vallée, montait dans les chênaies. Angélo marcha un bon moment en silence, dans la petite plaine à travers des prés très verts. Il était fortement impressionné par la nourriture qui avait laissé un goût très agréable dans sa bouche. Enfin, il soupira et mit son cheval au trot.

Le soleil était haut; il faisait très chaud mais il n'y avait pas de lumière violente. Elle était très blanche et tellement écrasée qu'elle semblait beurrer la terre avec un air épais. Depuis longtemps déjà Angélo montait à travers la forêt de chênes. Il suivait une petite route couverte d'une épaisse couche de poussière où chaque pas du cheval soulevait une fumée qui ne retombait pas. A travers le sous-bois râpeux et desséché il pouvait voir à chaque détour que les traces de son passage ne s'effaçaient pas dans les méandres de la

route en dessous. Les arbres n'apportaient aucune fraîcheur. La petite feuille dure des chênes réfléchissait au contraire la chaleur et la lumière. L'ombre de la forêt éblouissait et étouffait.

Sur les talus brûlés jusqu'à l'os quelques chardons blancs cliquetaient au passage comme si la terre métallique frémissait à la ronde sous les sabots du cheval. Il n'y avait que ce petit bruit de vertèbre, très craquant malgré le bruit du pas assourdi par la poussière et un silence si total que la présence des grands arbres muets devenait presque irréaliste. La selle était brûlante. Le mouvement des sangles faisait mousser de l'écume. La bête suçait son mors et, de temps en temps, se râclait le gosier en secouant la tête. La montée régulière de la chaleur bourdonnait comme d'une chaufferie impitoyablement bourrée de charbon. Le tronc des chênes craquait. Dans le sous-bois sec et nu comme un parquet d'église, inondé de cette lumière blanche sans éclat mais qui aveuglait par sa pulvéulence, la marche du cheval faisait tourner lentement de longs rayons noirs. La route qui serpentait à coups de reins de plus en plus raides pour se hisser à travers de vieux rochers couverts de lichens blancs frappait parfois de la tête du côté du soleil. Alors, dans le ciel de craie s'ouvrait une sorte de gouffre d'une phosphorescence inouïe d'où soufflait une haleine de four et de fièvre, visqueuse, dont on voyait trembler le gluant et le gras. Les arbres énormes disparaissaient dans cet éblouissement; de grands quartiers de forêts engloutis dans la lumière n'apparaissaient plus que comme de vagues feuillages de cendre, sans contours, vagues formes presque transparentes et que la chaleur recouvrait brusquement d'un lent remous de viscosités luisantes. Puis la route tournait vers l'ouest et, soudain rétrécie à la dimension du chemin muletier qu'elle était devenue, elle était pressée d'arbres violents et vifs aux troncs soutenus de piliers d'or, aux branches tordues par des tiges d'or crépitantes, aux feuilles immobiles toutes dorées comme de petits miroirs sertis de minces fils d'or qui en épousaient tous les contours.

A la longue, Angélo fut étonné de n'apercevoir d'autre vie que celle de la lumière. Il aurait dû y avoir au moins des lézards et même des corbeaux qui aiment ces temps de plâtre brûlants et guettent alors à la pointe des branches comme

par temps de neige. Angélo se souvenait des manœuvres d'été dans les collines de Garbia; il n'avait jamais vu ce paysage cristallin, ce *globe de pendule*, cette fantasmagorie minéralogique (les arbres même étaient à facettes et pleins de prismes comme du cristal de roche). Il était stupéfié de la proximité de ces cavernes inhumaines. « A peine, se disait-il, si je viens de quitter les épaules nues de la femme qui m'a donné du café! Et voilà tout un monde plus loin de ces épaules nues que la lune ou les cavernes phosphorescentes de la Chine, et d'ailleurs capable de me tuer. Hé! poursuivait-il, c'est le monde que j'habite! A Garbia il y avait mon petit état-major et la manœuvre à laquelle il fallait faire attention si on ne voulait pas se faire secouer les puces par ce général San Giorgio qui avait de si belles moustaches et un langage de vacher. Voilà qui me séparait du monde et me permettait de ne pas voir ces bosquets de tétraèdres. Voilà peut-être le fin du fin au sujet de ces principes sublimes : qui est tout simplement de se donner un petit état-major et un général mal embouché par terreur de s'apercevoir qu'on est enfermé sous un globe de pendule où une toute petite folie de lumière peut vous tuer. Il y a des guerriers de l'Arioste dans le soleil. C'est pourquoi, tout ce qui n'est pas épicier essaye de se donner du sérieux avec des principes sublimes. » Néanmoins, le jeu plus léger qu'un envol de plume, de ces arbres, dont il supputa que le moindre devait peser cent mille kilos, qui se cachaient ou glissaient dans la lumière, plus prestes que des truites dans l'eau ne laissa pas que de l'inquiéter. Il avait hâte d'atteindre le sommet de la grosse colline dans l'espérance d'au moins un peu de vent.

Il n'y en avait pas. C'était une lande où la lumière et la chaleur pesaient avec encore plus de poids. On pouvait même voir tout le ciel de craie d'une blancheur totale. L'horizon était un serpentement lointain de collines légèrement bleutées. Le côté vers lequel se dirigeait Angélo était occupé par le corps gris d'une longue montagne très haute quoique mamelonnée et de forme ronde. Le pays qui l'en séparait encore était hérissé de hauts rochers semblables à des voiles latines à peine un peu teintées de verts, portant sur leurs tranchants des villages en nids de guêpes. Les talus qui épaulaient ces rochers et d'où ils sortaient presque nus étaient recouverts de forêts brunes de chênes et de châtaigniers. De petites vallées dont on pouvait voir les caps et les golfes

coulaient à leur pied, blondes, ou plus blanches encore que le ciel. Tout était tremblant et déformé de lumière intense et de chaleur huileuse. Des poussières, des fumées ou des brouillards que la terre exhalait sous les coups du soleil commençaient à s'élever çà et là, d'éteules où la moisson était déjà raclée, de petits champs de foin couleur de flammes et même des forêts où l'on sentait que la chaleur était en train de cuire les dernières herbes fraîches.

Le chemin ne se décidait pas à redescendre et courait sur la crête de la colline, d'ailleurs très large, presque un plateau ondulé et qui s'enracinait de droite et de gauche dans les dévallements en pente douce de collines plus hautes. Enfin, il entra dans une forêt de petits chênes blancs d'à peine deux ou trois mètres de haut sous lesquels s'épaississait un tapis de sarriette et de thym. Les pas du cheval firent lever une grosse odeur qu'à la longue l'air immobile et lourd rendit nauséuse. Il y avait cependant ici quelques traces de vie humaine. De temps en temps un vieux chemin recouvert de cette herbe d'été blanche comme la craie s'embranchait à la route et, tournant tout de suite dans le petit bois, dissimulait ses avenues, mais avait en tout cas l'intention d'aller quelque part. Enfin, à travers les petits arbres, Angélo aperçut une bergerie. Ses murs étaient couleur de pain et elle était couverte en *lauze*, qui sont d'énormes pierres plates très lourdes. Angélo tourna dans le chemin. Il pensait trouver là un peu d'eau pour le cheval. La bergerie, dont les murs étaient arc-boutés comme ceux des églises ou des fortins n'avait absolument pas de fenêtres et, comme elle tournait le dos à la route, on ne voyait pas non plus de porte. Malgré son grade « acheté comme deux sous de poivre », disait-il amèrement dans ses accès de pureté, Angélo était un soldat de métier et, en fourrageur, il avait de l'instinct. Il remarqua qu'en s'approchant de la bergerie, elle retentissait du bruit du cheval. « Ceci est vide », se dit-il, et abandonné depuis longtemps. En effet, les longs abreuvoirs de bois poli, posés sur les pierres étaient secs et blancs comme des os. Mais le portail large ouvert souffla un peu de fraîcheur et une exquise odeur de vieux fumier de mouton. Cependant, comme il fit quelques pas de ce côté, Angélo entendit là-bas dedans un bourdonnement aussi fort qu'un grondement et vit s'agiter dans l'ombre une sorte de lourde draperie jaune. Le cheval comprit une seconde avant lui que la bergerie était habitée

par des essaims d'abeilles sauvages; il tourna bride et fila grand trot vers le bois. Un détour de la route le ramena de loin devant la façade de la bergerie qui, sur une éminence de quelques mètres de haut dépassait la cime des petits chênes blancs. Les abeilles étaient sorties en épaisses torsades flottantes. Dans la lumière elles étaient noires comme des particules de suie. Elles fumaient de la grande porte et de deux gros œils de bœuf comme des orbites et de la mâchoire d'un vieux crâne abandonné dans les bois.

Longtemps après, il était de plus en plus nécessaire de trouver de l'eau. Le chemin suivait toujours cette longue crête sèche. Dans son exaltation du matin, Angélo avait oublié de remonter sa montre. Il jugea qu'il avait dû faire au moins quatre lieues. Il essaya de voir l'heure au soleil mais il n'y avait pas de soleil et seulement une lumière aveuglante venant à la fois de tous les côtés du ciel. Enfin, le chemin se décida à descendre et, brusquement, après un détour, Angélo reçut sur les épaules une fraîcheur qui lui fit lever les yeux : il venait d'entrer sous le feuillage très vert d'un grand hêtre et, à côté du hêtre se tenaient quatre énormes peupliers scintillants auxquels il ne voulut croire qu'après avoir entendu le bruissement des feuillages qui, malgré l'absence de vent, tremblaient et faisaient le bruit de l'eau. Derrière ces arbres il y avait encore une éteule, non seulement moissonnée mais débarrassée des gerbiers et dans laquelle étaient déjà ouverts quelques sillons tracés du matin même. Comme Angélo retenait machinalement sa bête qui mordait le mors et voulait courir, il s'aperçut que le champ continuait derrière des saules et, de ces saules, il vit sortir trois ânes attelés à une charrue. Enfin le cheval l'emporta au grand trot vers un bosquet de sycomores, de peupliers et de saules et il eut à peine le temps d'entrevoir que le laboureur portait une robe.

La fontaine était dans le bosquet au bord de la route. D'un gros canon, une eau couleur d'aubergine coulait sans bruit dans un bassin rougi de lourdes mousses. De là, un ruisseau partait arroser des prés au milieu desquels était posée à même l'herbe une longue bâtisse à un étage, austère et très propre, crépie à neuf, volets peints de frais et plus silencieuse encore que la fontaine.

Ses yeux s'étant habitués à l'ombre, Angélo aperçut, à quelques pas de lui, de l'autre côté de la route, un moine

assis au pied d'un arbre. Il était maigre et sans âge, avec un visage du même roux que sa robe et des yeux ardents. « Quel endroit magnifique » dit Angélo avec une fausse désinvolture et tapant ses talons dans ses bottes. Le moine ne répondit pas. Il regardait de ses yeux lumineux le cheval, le porte-manteau et, notamment, les bottes d'Angélo qui se sentit gêné et trouva qu'il faisait trop frais sous les arbres. Il tira son cheval par la bride et marcha à côté de lui vers le soleil. « A rester là, se dit-il comme excuse, on pourrait attraper une fluxion de poitrine. Cette eau nous a fait du bien et nous sommes fort capables de faire encore une lieue ou deux avant de manger. » Il avait été impressionné par cette tête d'une maigreur de bête sauvage et surtout par les tendons du cou, si apparents qu'ils semblaient des cordes attachant cette tête à ce froc. « Et qui sait quels essaims d'abeilles... », se dit-il, mais il vit, à deux ou trois cents pas devant lui, une maison qui était manifestement une auberge (on voyait même l'enseigne) et, au-dessus de sa tête un gros vol de corbeaux qui se dirigeait vers le nord.

— Salut, caporal, lui dit l'aubergiste, j'ai tout ce qu'il faut pour votre cheval, mais pour vous ce sera plus difficile à moins que vous vous contentiez de mon dîner, et, clignant de l'œil, il souleva le couvercle d'une casserole où mitonnaient des cailles lardées sur un lit d'oignons et de tomates. A la fortune des bois. Et, est-ce que vous tenez beaucoup à votre dolman ? dit-il en regardant la jolie redingote d'été d'Angélo. Mes chaises sont usées par les frocards et la paille va mordre votre drap fin comme du vinaigre.

Cet homme sans chemise portait à même la peau un gilet rouge de postillon. Les poils touffus de sa poitrine lui tenaient lieu de cravate. Mais il se coiffa d'un vieux bonnet de police pour aller jeter deux seaux d'eau sur les jambes du cheval. « C'est un ancien soldat », se dit Angélo. Après les folies de la chaleur rien ne pouvait le mettre plus à son aise. « Ces Français, poursuivit-il, ne digéreront jamais Napoléon. Mais maintenant qu'il n'y a plus à se battre que contre des tisserands qui réclament le droit de manger de la viande une fois par semaine, ni vu ni connu, je t'embrouille, ils vont rêver à Austerlitz dans les bois plutôt que de chanter « Vive Louis-Philippe » sur le dos des ouvriers. Cet homme sans chemise n'attend qu'une occasion pour être roi de Naples. Voilà ce qui fait la différence des deux côtés des Alpes. Nous n'avons pas

d'antécédent et cela nous rend timides. — Savez-vous ce que je ferais à votre place? dit l'homme. Je dessanglerais mon porte-manteau et j'irais le poser à l'intérieur sur deux chaises. — Il n'y a pas de voleurs, dit Angélo. — Ben, et moi? dit l'homme. L'occasion fait le lard rond. — Fiez-vous à moi pour vous aplatir le lard comme il doit être, dit Angélo d'un ton sec. — Il faut rire, dit l'homme. Je ne déteste pas les marchands de mort subite. Allons boire un coup de piquette » et il frappa sur l'épaule d'Angélo avec une main bien solide.

Cette fameuse piquette était un vin claret mais assez bon. — Les frocards du couvent font leur petit quart de lieue à travers bois pour venir en siroter leur petit *déci*, dit l'homme. — Je croyais, dit naïvement Angélo, qu'ils ne buvaient que l'eau de cette très belle fontaine qu'ils ont au bord de la route sous les platanes. Et d'ailleurs, est-ce permis qu'ils viennent ici boire du vin? — Si vous allez par là, dit l'homme, rien n'est permis. Est-ce qu'il est permis à un ancien sous-officier du 27^e régiment d'infanterie légère de faire l'aubergiste sur une route où il ne passe que des renards? Est-ce que c'est écrit dans les droits de l'homme? Ces frocards sont de braves garçons. Il y a bien, par-ci par-là, quelques coups de cloche, et une prise d'armes avec bannières et trompettes pour les Rogations mais, leur vrai travail c'est de cultiver la terre. Je vous prie de croire qu'ils ne s'en font pas faute. Et, est-ce que vous avez vu, vous, un paysan qui crache sur la piquette? D'ailleurs leur ancien a dit : « Buvez, ceci est mon sang. » Tout ce que j'ai fait, c'est de renvoyer ma nièce. Ça les gênait. A cause des jupes sans doute. C'est emmerdant quand on en porte par conviction de voir quelqu'un qui en porte par nécessité. Maintenant, je suis tout seul dans la baraque; qu'est-ce que vous voulez que ça fasse s'ils s'en jettent un petit dans le cornet de temps à autre. Tout le monde y trouve son compte. Est-ce que c'est pas ça l'essentiel? Oh! d'ailleurs, poursuivit-il, ils font ça comme des gentilshommes. Ils ne viennent pas par la route. Ils font un grand détour par les bois, ce qui est appréciable quand on a soif, en fait de pénitence et de tout le bazar où ils sont plus forts que moi. Et ils entrent par derrière où je laisse toujours la porte de l'écurie ouverte, ce qui est également une mortification pour quiconque a le cœur un peu fier. N'empêche : qui m'aurait dit qu'un jour je serais cantinière!

JEAN GIONO

Le hussard sur le toit

Un jeune carbonaro piémontais, colonel de hussards, riche, beau, noble, pur et naïf (tous les atouts ; c'est là qu'est le jeu), réfugié en France à la suite d'un duel politique, retourne dans son pays en traversant le choléra de 1838 qui désole la Haute Provence entre Aix et les Alpes. La contrée est plus couverte de morts qu'un champ de bataille. Le jeune homme confronte sans cesse ses qualités et sa passion à la passion des autres qui est ici l'égoïsme à l'état pur. (Sauf pour un seul personnage qu'il manque.)

Dans cette admirable roman, le chef-d'œuvre peut-être de Jean Giono, on ne voit qu'un jeune hussard qui voyage au milieu de mille drames, mais ce jeune homme a un tel caractère, ses actions sont si enthousiasmantes et le tout est raconté avec un tel art, qu'on se dit que Stendhal et Balzac ont trouvé leur successeur.

nrf



9 782070 228263



51-XI A 22826 ISBN 2-07-022826-6

Extrait de la publication